

fiercé de l'esprit, qui a tant de force en nous, se trouve comprimée et se plaint un peu, cela prouve davantage que le chrétien doit plier à une grande patience, non seulement sa volonté, mais son esprit. Nous voudrions qu'ils se souvinssent de cela, ceux qui se représentent en imagination et préféreraient ouvertement, dans la profession chrétienne, une règle de pensée et d'action dont les préceptes seraient plus doux, qui accorderait davantage à la nature humaine, et n'exigerait de nous aucune patience, ou une patience médiocre. Ils ne comprennent pas assez l'esprit de la foi et des institutions chrétiennes. Ils ne voient pas que de tous côtés se présente à nous la Croix, exemple de la vie, étendard perpétuellement offert aux regards de ceux qui, réellement et en fait, et non seulement en paroles, veulent suivre le Christ.

Etre « la Vie », c'est le privilège de Dieu. Toutes les autres essences participent de la vie ; elles ne sont pas la vie. De toute éternité, par sa nature, le Christ est « la Vie », de la même manière qu'il est la Vérité, parce qu'il est « Dieu de Dieu ». De lui, comme de son ultime et très auguste principe, découle et découlera perpétuellement toute vie dans le monde. Tout ce qui est, est par lui ; tout ce qui vit, vit par lui, parce que « toutes choses ont été faites » par le Verbe, « et rien de ce qui a été fait, n'a été fait sans lui ».

Il s'agit là de la vie de la nature, mais nous avons déjà assez parlé, plus haut, d'une vie bien meilleure et bien préférable due au bienfait du Christ lui-même. C'est la *vie de la grâce*, dont l'heureux aboutissement est la *vie de la gloire*, vers laquelle doivent être rapportées les toutes pensées et toutes les actions. Pour tous, la force de la doctrine et des lois chrétiennes réside en ce point que, « morts au péché, nous vivions pour la justice » (I. Petr., II, 24), c'est-à-dire pour la vertu et la sainteté ; et c'est en cela, avec l'espoir certain de la béatitude éternelle, que consiste la vie morale des esprits. Mais pour alimenter la justice vraiment, proprement et d'une manière apte au salut, il n'y a que la foi chrétienne. « Le juste vit de la foi. » (Galat., III, 11.) « Sans la foi il est impossible de plaire à Dieu. » (Hebr., XI, 6.) C'est pourquoi Jésus-Christ, auteur, père et nourricier de la foi, est celui qui conserve et soutient en nous la vie morale, et cela, en particulier par le ministère de l'Eglise. C'est à celle-ci que, par un affectueux conseil de sa Providence, il a transmis les instruments qui, mis en œuvre par elle, devaient engendrer cette vie dont nous parlons, la défendre une fois engendrée, la ranimer lorsqu'elle viendrait à s'éteindre.

Mais la force qui crée et conserve les vertus nécessaire au salut s'évanouit, si la règle des mœurs est séparée de la foi divine ; et ceux-là dépouillent vraiment l'homme de sa plus grande dignité, et le font tomber très pernicieusement de la vie surnaturelle dans la vie naturelle, qui veulent que les mœurs soient dirigées vers l'honnête par le seul magistère de la raison. Non que l'homme ne puisse, avec une droite raison, apercevoir et observer de nombreux préceptes de la nature ; mais, quand bien même il les apercevrait et les observerait tous sans aucune faute pendant toute sa vie — ce qu'il ne pourrait sans le secours de la grâce du Rédempteur, —